

Harlé, I. (2021). *Penser le curriculum scolaire. Le regard croisé de la sociologie, des didactiques et de l'histoire*. Presses Universitaires de Grenoble. 156 pages.

Le travail d'Isabelle Harlé s'aventure à franchir et réfléchir les frontières académiques de la recherche en éducation. Elle s'intéresse dans cet ouvrage à la complémentarité des angles de recherche pour « penser le curriculum scolaire » au croisement de plusieurs processus de « fabrique des savoirs scolaires » (titre de son précédent ouvrage en 2009) : *légitimation* et *hiérarchisation* du côté de la sociologie, *transposition* et *configuration* du côté des didactiques, *sédimentation* et *évolution* du côté de l'histoire, sont autant de processus (et de concepts) penser conjointement sur un terrain d'échange. Le format incisif du livre a gardé la mémoire de l'Habilitation à Diriger des Recherches qu'il transpose, offrant ainsi une très bonne introduction à un espace de recherche peu exploré, et ajoutant aux propositions de fond une perspective réflexive originale, riche en enseignements épistémologiques.

La stratégie de croisement des approches consiste à établir au-delà d'une « division du travail » rigide entre sociologie et didactiques (chapitre 1) « la possibilité d'un dialogue » (chapitre 2). L'auteure précise avec quelles approches au sein de la pluralité des didactiques un dialogue peut se nouer, selon elle de la manière la plus féconde en venant de la sociologie du curriculum (une spécialisation assez rare dans le champ de la sociologie mais bien définie). La prise en compte des travaux historiques est au principe d'une « médiation » entre sociologie et didactique à partir de l'idée centrale que la condition *sine qua non* du dialogue tient à un mouvement commun de *relativisation* et de *dénaturalisation* des « contenus scolaires ».

Un concept-organisateur de ce dialogue est celui de « configuration », adopté (au cœur du chapitre 3) à partir des travaux didactiques de Lahanier-Reuter et Reuter. L'auteure reconnaît plus largement sa dette à l'égard de ces travaux dans l'orientation nouvelle de son approche du curriculum, de plus en plus tournée vers le dialogue avec certaines didactiques des disciplines, les plus soucieuses de questionner le caractère construit des savoirs. Les choix des partenaires parmi les didacticiens et didacticiennes d'une part, parmi les historiennes et historiens d'autre part, pour mener à bien la poursuite du dialogue entre sociologie et didactiques (après et avec quelques autres, dont Lahire et Joshua, Perrenoud, Rayou, Losego) sont présentés avec précision au fil de l'ouvrage. L'auteure précise aussi les appuis sociologiques plus traditionnels du côté de la sociologie du curriculum britannique (Young, Goodson, Bernstein), introduite surtout en France par l'incontournable Jean-Claude Forquin, et du côté de la sociologie des savoirs francophone avec Vivianne Isambert-Jamati et Lucie Tanguy qui restent deux figures centrales.

Du côté de la recherche en didactique, l'auteure s'inscrit en particulier dans le sillage du travail de Joël Lebeaume dans le domaine de l'enseignement technologique sur lequel elle a elle-même enquêté. Cet ancrage dans la connaissance de certains terrains est fondamental dans le développement du *point de vue sociologique* qui considère : « la culture scolaire non pas comme spécifique mais comme le produit d'une sélection de savoirs et de pratiques qui existent dans la société et reconstituant ces processus de construction des contenus d'enseignement » et « prend en compte par ailleurs les instances de transmission de savoirs et de pratiques concurrentes à l'école ». Les objets d'analyse privilégiés par l'auteure « comme la musique, les arts plastiques, la technologie » sont selon elle des « matières plus que d'autres perméables à l'environnement technologique et culturel extérieur à l'école » ce qui favorise « un questionnement exprimé en termes de diffusion de savoirs et de pratiques dans la société et d'inscription dans les programmes d'enseignement » (p.61).

En relatant ses études de différents terrains, de surcroît nourries de comparaison entre des expériences françaises et allemandes, l'auteure s'intéresse de près à certains « moments » de réforme emblématiques, quand de nouveaux contenus en rencontrent de plus anciens dans l'école. Ce cas de figure apparaît par exemple à l'intérieur de ce qui peut apparaître comme une seule et même discipline, à l'instar des mathématiques dans l'enseignement des technologies, dont l'étude montre des tensions dues à des orientations différentes des contenus (plus ou moins professionnels/opérateurs ou académiques/formels) : des tensions entre orientations et entre enseignant-e-s autour de l'adaptation des dispositifs qui soulèvent la question centrale de l'interdisciplinarité des pratiques et relèvent parfois d'un potentiel conflit entre générations d'enseignant-e-s.

Si par ailleurs, le point de vue sociologique soutenu par l'auteure reste largement tributaire d'une perspective « externe » sur les contenus scolaires, l'idée même d'une frontière stricte entre l'intérieur et l'extérieur de l'école est en partie reléguée au profit de la recherche de ce qu'on pourrait appeler un *continuum de pratiques de transposition*. Les nuances conceptuelles sont donc essentielles, comme celle qui distingue une approche disciplinaire (plus spécialisée) d'une approche curriculaire (plus englobante) ; de même l'usage systématique du terme « contenu » pour rassembler « différentes catégories de contenus possibles » (p. 81) : « savoirs, savoir-faire,

techniques, valeurs, rapports à, manières d'agir, de penser, de discourir... », d'après une énumération suggestive empruntée à Daunay et Reuter.¹

Cette ouverture sur la pluralité des contenus donne enfin sa perspective au chapitre 4 (le dernier), qui se concentre alors sur les contenus « hors discipline », en abordant aussi des enjeux d'organisation (notamment celle des rythmes scolaires). La question des « dispositifs transversaux » fait alors faire entrevoir l'horizon d'une sociologie des pratiques enseignantes et du rôle actif que jouent les enseignant-e-s sur le continuum de transposition : un objet dont l'étude reste encore largement ouverte aujourd'hui.

On pourra questionner au passage avec l'auteure la place en sourdine – ou en gestation ? – dans les approches plus classiques en sociologie du curriculum (britannique) de préoccupations pratiques et didactiques, sans doute en raison de choix d'échelle macroscopiques et de la forte charge directement politique de l'époque. Les fondamentaux de la sociologie de la reproduction ne sont donc pas restitués de front dans cet ouvrage, mais plutôt incorporés à une perspective mésologique, à la manière « sociodidactique » de Rayou et Sensevy², eux-mêmes respectivement sociologue et didacticien soucieux des « arrière-plans » et du dialogue interne aux recherches en éducation.

On se réjouira au final des prochains travaux de l'auteure en soulignant encore la qualité didactique de l'ouvrage, qui sera sans doute lu avec profit en particulier des chercheuses et chercheurs confirmé-e-s des différentes disciplines concernées, mais aussi par des apprenti-e-s qui y trouveront une belle illustration des aventures patientes de la construction d'un objet (et d'un domaine) de recherche dont la fécondité croît au fil du temps, des questions et des rencontres nouvelles.

Manuel Perrenoud, Université de Genève

1 Daunay, B. et Reuter, Y. (2013). Penser et problématiser les contenus disciplinaires : un enjeu fondamental pour les didactiques. In B. Daunay, Y. Reuter, et A. Thépaut (Dir.). *Les Contenus disciplinaires. Approches comparatistes* (p. 21-34). Presses Universitaires du Septentrion. [p. 31]

2 Rayou, P. et Sensevy, G. (2014). Contrat didactique et contextes sociaux. La structure d'arrière-plans des apprentissages. *Revue française de pédagogie*, 3, 23-38.